

# L'âme scandinave.

Pellerin, Jean

*35 B a Br.*



National Library  
of Sweden

Ind. - hist.  
250.  
(9m.)

**L'AME**

---

---

**SCANDINAVE**

---

---

*= Conférence faite par =*

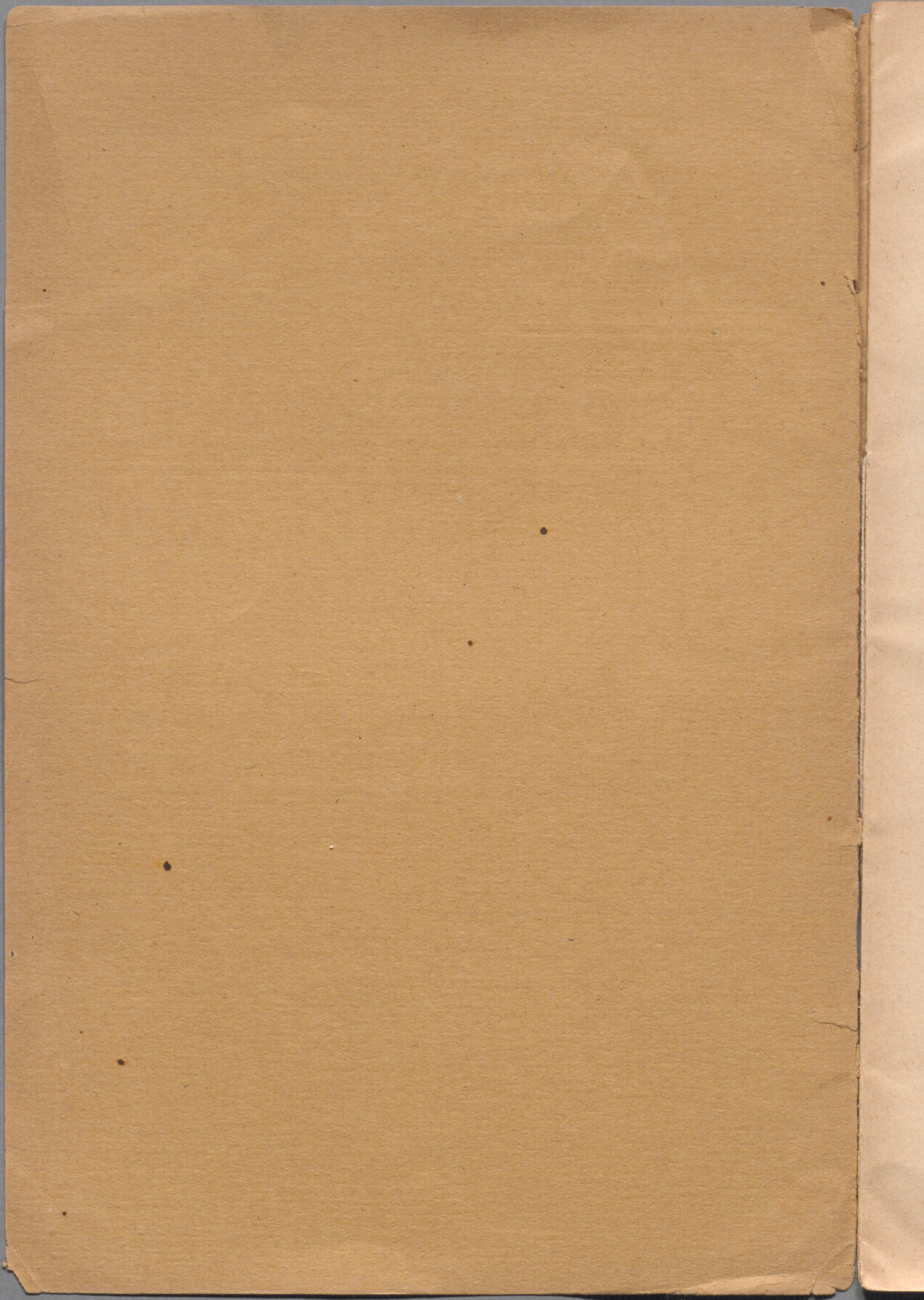
**JEAN PELLERIN**

à la 10<sup>e</sup> Cie du 39<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup> d'Infanterie

— A ROUEN — JANVIER 1911 —

---

+ 47/699



39<sup>E</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE

10<sup>E</sup> COMPAGNIE

---

# L'Ame Scandinave

PAR

Jean PELLERIN

Rouen, janvier 1911



*Rouen 1911.*

A M<sup>l</sup> le Docteur Nicolin,  
en souvenir des trop courts  
instants passés ensemble.

Jour Pellerin  
24/5''

## L'Ame Scandinave

---

MES CHERS CAMARADES,

Je n'ai point la prétention de vous faire ici ce qu'il est convenu d'appeler « une Conférence ». Cela impliquerait en effet une érudition et une éloquence que je ne possède pas, et puis aussi un important travail préparatoire auquel, je vous l'avoue, je n'ai eu ni le temps, ni le courage de me livrer. D'ailleurs, le mot de « Conférence » est, à mon avis, bien mal venu ! Je le trouve à la fois — intimidant pour celui qui se charge de prendre la parole, — et gros de menaces pour ceux dont le pénible rôle, dicté par la seule courtoisie, consiste le plus souvent à lutter désespérément contre le sommeil envahisseur ! Baptisons donc plutôt du nom de « Causerie » les quelques impressions — toutes personnelles — que je vais vous confier sur le sujet dont j'ai fait choix : la Scandinavie.

C'est certainement une des régions européennes les moins connues hors de leurs frontières, ou, pour mieux dire, les plus mal connues, ce qui est pire.

Elle mérite cependant un meilleur sort. D'où mon désir de plaider en sa faveur.

J'ai eu l'occasion d'y voyager à plusieurs reprises ; et de plus, j'y ai vécu de la vie même de ses habitants, assez

longtemps pour me permettre d'avancer sur eux une opinion tout au moins défendable.

De quelle façon aborderai-je mon sujet?... C'est la question que je me suis longtemps posée. Après mainte hésitation, je me suis décidé à garder le silence sur la géographie de ces pays, sur leur histoire, leur climat, leurs mœurs même et leur politique, — obéissant ainsi à une de mes plus intimes convictions, qui consiste à ne trouver rien de plus intéressant, chez un peuple comme chez un individu, que sa vie intellectuelle et, plus encore, sa vie affective.

J'ai donc sacrifié délibérément le concret à l'abstrait, en rejetant le procédé classique des projections lumineuses pour me consacrer à une étude rapide de certains côtés originaux de l'âme scandinave.

Chemin faisant, il m'est venu l'idée d'esquisser une comparaison impartiale entre leur façon de concevoir la vie — à eux, gens du Nord — et la nôtre, toute latine, très belle à coup sûr, mais que nous sommes trop portés, par orgueil héréditaire, à considérer comme la seule possible et la seule raisonnable.

Je passe alors rapidement sur diverses généralités, indispensables pour éclairer en quelque sorte le sujet et vous présenter la Scandinavie actuelle sous son vrai jour.

Vous savez tous que la Scandinavie comprend trois pays distincts, ayant chacun son roi, son parlement et son armée — savoir : la Norvège, la Suède et le Danemark. Isolons de suite le Danemark qui, sous le coup des influences du dehors — Allemagne et Angleterre — me paraît avoir perdu peu à peu de son originalité. La vie danoise est devenue « continentale » (pour employer une expression de là-bas); c'est-à-dire étrangère, ou presque, à la vie nationale de la Péninsule.

Si nous passons à la Suède et à la Norvège, nous voyons qu'elles ont longtemps formé un même royaume. Ce n'est

qu'en 1905 que les deux pays se sont séparés, donnant au monde étonné le premier exemple dans l'histoire d'une révolution pacifique. Se trouvant malheureux en ménage, ils ont divorcé à l'amiable — presque avec le sourire! — comme il est de mode aujourd'hui chez les simples particuliers. Ne fallait-il pas un haut degré de culture pour arriver à un tel résultat? Ce grand événement suffirait à dissiper les erreurs que bien des gens chez nous commettent encore en s'imaginant une Scandinavie sauvage, couverte de glace sur toute son étendue, et où les ours se promènent en vieux propriétaires, — la canne à la patte!

On ignore trop qu'il y a là-bas de belles villes, luxueusement modernes, comme Christiania ou Stockholm, aussi bien que d'antiques universités luxueusement décrépies, comme Upsala; et puis aussi des mines, des banques, des industries, des ports, des musées, des artistes, et — ce qui ne gâte rien! — des jolies femmes... Si nous croyons avec le poète « que les yeux des jolies femmes sont autant de gais soleils pour éclairer la route de nos bonnes pensées », le proverbe ne ment donc pas toujours qui nous dit que « du Nord nous vient la Lumière »! Je vous donne cette preuve pour ce qu'elle vaut : la joliesse.

En voici une autre, tout de même plus typique; en 1848 — 24 ans avant la France — le parlement scandinave réussit à faire appliquer une loi célèbre entre toutes : celle de l'Instruction obligatoire et gratuite. Nous étions devancés; et nous le fûmes encore sur bien des points : dans la lutte contre l'alcool, par la fameuse ligue de Göteborg; dans la question brûlante du féminisme, par Frederica Bremer, et puis aussi par l'admission des femmes au storting norvégien; dans le drame symbolique, par Ibsen; dans le snobisme même! — ou plutôt dans l'humour à froid — par certains millionnaires suédois qui, les premiers, bien avant les nôtres, se payèrent la haute fantaisie de se déclarer socialistes militants!...

Bref, vous constatez que la civilisation de ces presqu'insulaires a marché de pair avec celle du Continent; s'octroyant même la gloire — en plein 19<sup>e</sup> siècle — de la devancer parfois de quelques générations.

Un mot encore sur la situation actuelle de la Suède et de la Norvège, pour vous dire que leur séparation eut des causes purement économiques et politiques. En effet, à part certaines divergences dans les mœurs et dans la langue — divergences qu'ils se plaisent aujourd'hui à exagérer par chauvinisme — Suédois et Norvégiens sont bien fils du même sang; et c'est en songeant aux uns comme aux autres que nous allons examiner maintenant quelques-uns des minutieux rouages de l'âme scandinave.

— Il est entendu que je ne parlerai pas de la mentalité populaire. Quoi qu'on ait prétendu, et malgré les apparences, qui sont tronpeuses, la mentalité du paysan, par exemple, est partout semblable, sous toutes les latitudes, à peu de chose près.

Disons-le bien haut, dans l'histoire universelle des idées et des sentiments, chaque pays est représenté par son élite. C'est elle seule qui donne à un peuple une forte personnalité, et lui permet d'imposer au monde le génie de la race dont il est issu.

Revenons à nos moutons (façon de parler! — sans vouloir désigner par là les gens qui nous occupent). Quelle est la première impression que produit sur nous un Scandina-ve?... Elle n'est pas fameuse! Aussi vous dira-t-on souvent, par exemple, que l'homme du Nord offre à qui l'étudie les plus extraordinaires contradictions.

Mon premier soin sera de vous montrer qu'il n'y a que des apparences de contradictions.

En effet, si c'est d'après les rencontres fortuites qu'il a pu faire, ou même d'après les quelques relations qu'il

aurait eues avec l'un d'entre eux, que le Français veut juger le Scandinave, voici l'idée qu'il s'en formera : aspect froid de prime abord (quelque chose du flegme anglais, moins la morgue cependant). Puis, à mesure qu'on lui devient moins étranger, une affabilité extrême, prodigue en démonstrations, exagérée; une sorte d'expansion qui choque par son caractère artificiel. Pour ce Français-là, le Scandinave est un homme trop aimable, instruit, éduqué, peu émotif, lent à l'action, prompt aux discours, sans beaucoup de pensée ni d'imagination. Mais si ce même Français se prend d'hasard à lire, ou bien va entendre certaines œuvres scandinaves — quelques pièces d'Ibsen par exemple — celles-ci lui paraissent aussi étranges de conception que d'exécution, obscures, peu humaines, et toutefois d'une poésie intense et troublante. S'il ne comptait point parmi ses connaissances quelques braves gens du Nord en chair et en os, il en concluerait, comme le font ses voisins, que la pensée scandinave est profonde, nébuleuse, sans clarté aucune, et qu'il est inutile de s'essayer à en pénétrer les mystères. Seulement, il se représente aussitôt ses bons amis norvégiens ou suédois, de bons vivants banals, et plutôt superficiels... Alors, il n'y comprend plus rien...

Il y a contradictions... Où est la vérité ?

Pour trancher la question, il fera au besoin les plus folles suppositions; il prétendra que Ibsen est un être d'exception dans sa patrie même, où, à l'en croire, on ne le comprendrait pas plus que chez nous. — Quelle erreur grossière!... Chez ses compatriotes, en effet, Ibsen est aussi populaire sinon ~~plus~~ qu'un Victor Hugo chez nous, du moins qu'un Dumas fils. Pour eux, il n'y a chez Ibsen rien de bien nébuleux; les tableaux de leurs maîtres sont éclairés aussi bien que ceux des nôtres; la seule différence est qu'ils le sont par une lumière spéciale, que nous trouvons trop blanche, mais à laquelle les Scandinaves sont habitués de regarder toute chose.

Bien plus, en le relisant de près, on peut affirmer que Ibsen représente l'âme scandinave dans ce qu'elle a de plus national : l'individualisme. Un de ses héros, le pasteur Brand, dit quelque part : « La volonté d'un seul peut faire les plus grandes choses. » — Et l'apparition douloureuse d'Agnès lui murmure : « Souviens-toi de Celui qui, armé d'un glaive de feu, chassa l'homme du paradis. Devant la porte il creusa un abîme que tu ne franchiras jamais. » — Et Brand répond : « Mais il laissa ouvert le chemin du désir éternel. » — Il me semble entendre la Scandinavie parler par la bouche de son grand poète. C'est tellement scandinave cette affirmation hautaine de la force du Moi dans la solitude, — et puis aussi ce cri d'appel vers l'au delà d'un être dont les désirs sont à la fois trop riches et trop tumultueux pour ne pas se voir condamnés à rester magnifiquement inassouvis.

En effet, si nous pénétrons plus avant dans l'intimité d'un Scandinave, nous nous apercevrons bientôt que le même homme qui se montrait banal et superficiel dans les circonstances ordinaires de la vie, est à la fois capable de comprendre et d'aimer la noble poésie d'un Ibsen et sa haute conception de la destinée humaine. Il les comprend même sans effort, comme si la réflexion sur de tels sujets lui était familière.

*La vérité — c'est donc que l'homme du Nord présente le cas curieux d'un dédoublement de la personnalité.*

Ce point nous est acquis : l'homme du Nord est double — tout comme les sentinelles ! (Ceci pour donner à ma causerie un petit air d'actualité.) — Il nous reste maintenant à trouver l'explication de ce phénomène de dédoublement, et à en examiner le mécanisme.

Le processus est facile à suivre.

D'une façon très générale, il y a dans le monde deux grandes classes d'hommes : les hommes d'action et les

hommes de spéculation. L'homme d'action (intelligent, — cela va sans dire) réfléchit sans doute, mais toujours en vue de la réalisation d'un de ses projets. Le temps presse pour lui; il doit penser vite pour agir sans retard.

L'homme de spéculation — lui — regarde la vie plutôt qu'il ne s'y mêle. Il « se regarde vivre » surtout; il cherche à se comprendre lui-même. Il se complait aux projets, sans grand souci de les réaliser. Il conçoit une idée sous des angles divers, faisant de chaque question une étude, de chaque décision un raisonnement. Peu à peu, forcément, il arrive aux terribles points d'interrogation : aux « comment » et aux « pourquoi » des choses.

Les savants, les chercheurs, les artistes de tous les temps et de tous les pays ont été le plus souvent des êtres de spéculation. Il convient de les mettre à part, car ils ne composent qu'une infime minorité. D'ailleurs, leur spéculation est toute relative, puisqu'ils se montrent de temps à autre hommes d'action en objectivant leur pensée dans des œuvres. Faisons donc abstraction de ce petit groupe international d'hommes supérieurs pour n'envisager que des cas plus généraux.

En France, les hommes d'action dominant. C'est un fait facile à constater et sur lequel je ne m'étendrai pas.

Il y a aussi des demi-spéculatifs. Ce sont des gens le plus souvent malheureux. Ils ne savent pas concilier l'action et la pensée désintéressée; c'est chez eux un éternel conflit entre les nécessités de la vie pratique et leurs tendances à se complaire aux plus pures abstractions. Ce conflit les épuise; ils s'enlizen à la longue dans l'incertitude du chemin à suivre. Ils meurent jeunes — moralement du moins — frappés un jour par la folie du doute.

Quant aux Français purement spéculatifs, ce sont généralement des gens très riches, instruits et cultivés, mais incapables de tout acte, impuissants à objectiver la

moindre parcelle d'eux-mêmes, atteints d'une atrophie de la volonté — par excès d'impulsion, comme l'a si bien expliqué Ribot dans son étude des *Maladies de la Volonté*. Ce sont des êtres inutiles, dangereux même, aux raisonnements subtils et à l'imagination exaspérée, mais trop « hors la vie » pour présenter à l'homme sain un véritable intérêt psychologique. Ils appartiennent complètement à la pathologie.

Mais, en Scandinavie, que remarquons-nous ?

Là-bas, l'action est obligatoire. Le pays n'est pas très riche. Il y a peu de vrais oisifs, du fait qu'il y faut travailler pour vivre. Or, de sa nature — au contraire du Français — le Scandinave est essentiellement spéculatif; il naît rêveur, chercheur, analyste. Les nécessités de la vie moderne lui sont donc plus dures à supporter qu'à tout autre.

*C'est dans cette opposition flagrante entre la nature du Scandinave et le genre d'existence qui lui est imposé, qu'il faut chercher l'explication du curieux dédoublement de sa personnalité.* Nous voyons, en effet, que pour concilier en quelque sorte l'utile à l'agréable, l'homme du Nord a trouvé une solution vraiment élégante, la seule possible d'ailleurs, en réfléchissant bien : elle consiste, dans la vie, à passer tour à tour, selon l'heure, du rôle d'acteur à celui de spectateur.

Qu'il y ait chez nous des hommes qui se trouvent dans ce cas, je n'en disconviens point; mais permettez-moi d'affirmer qu'ils composent de rares, de très rares exceptions.

Au contraire, on peut dire de tout Scandinave tant soit peu cultivé qu'il vit deux vies absolument distinctes : l'une, extérieure, de convention, nécessitée par les circonstances, sans grand rapport avec ses goûts intimes, mais que l'habitude lui a rendue légère à endosser. Il s'y trouve à l'aise ; il la porte même avec tant de naturel qu'il

trompe souvent son monde, en la lui faisant croire faite pour lui sur mesure.

L'autre est la vie intérieure, comprimée forcément, mais d'autant plus intense. Elle représente la partie de son être la moins connue, et pourtant la plus digne de l'être, — et qui le définit tout entier.

Le comte Prozor, l'admirable traducteur d'Ibsen, a bien noté de-ci de-là, en passant, l'existence de cette vie intime chez les compatriotes de son poète favori. Mais il est loin d'y avoir assez insisté. Car le fait est capital si l'on veut faire comprendre au profane la mentalité et surtout la sensibilité du Scandinave. Relevons pourtant dans une de ses Préfaces ces quelques lignes, si justement pensées : « C'est un fait, dit-il, que là-bas, dans toutes les classes de la société, on rencontre des hommes et des femmes qui ont au fond de l'âme un sanctuaire fermé aux influences du dehors; où ils se retirent souvent pour se livrer à l'examen et à la critique d'eux-mêmes, comme aussi aux caprices de leur puissante imagination, hors des atteintes du réel. »

Pour ma part, ces sortes de retraites philosophico-sentimentales dénotent des âmes raffinées qui me sont sympathiques.

Je me suis souvent demandé pourquoi cet ingénieux dédoublement de la personnalité était chose presque impossible à la plupart des Français. La cause en est, je crois, que d'un Français il exigerait une dissimulation, certainement pénible. Le Français, en effet, est expansif de sa nature; à peine a-t-il perçu des sensations qu'il éprouve le besoin de les objectiver, — ne serait-ce le plus souvent que pour savoir ce qu'en pensera le voisin. Il est si peu individualiste!... On dit : il est sociable. Autant dire qu'il « ne sait pas être seul ». On croirait qu'il redoute de se trouver face à face avec lui-même. Malgré

ses fanfaronnades d'indépendance, il adore le pas cadencé, bien à sa place dans la colonne, avec pour tout horizon le dos courbé de son chef de file.

Et puis, il lui faut du public pour son bon mot; et puis, cette manie qu'il a de tout passer au ridicule l'empêche de voir la beauté grave et douce de toute chose. Et puis, il a trop d'esprit pour avoir beaucoup d'imagination; de sorte qu'il ne sait pas se procurer la joie de construire sur les données les plus humbles de la vie quotidienne ces véritables chefs-d'œuvre de fantaisie pure, que nul regard impie ne peut venir profaner.

Pour un Scandinave, au contraire, conserver pour soi le meilleur de ses pensées et de ses rêves, et s'en faire des plaisirs quasi-clandestins, cela n'implique aucune dissimulation voulue et raisonnée.

Le Scandinave en effet est essentiellement subjectif. Dès l'enfance, il semble avoir peur de se traduire, non par timidité vulgaire, mais par une sorte de pudibonderie sentimentale assez curieuse à noter. Comme le dit un de leurs poètes, « notre cœur ne nous monte jamais tout entier aux lèvres ». Cela vient surtout d'une richesse exceptionnelle de la vie effective. « Une extrême sensibilité a pour conséquence logique une tendance aux mesures protectrices. »

L'homme du Nord me paraît être un faux impassible. Le type a été étudié subtilement par un de nos plus récents philosophes. « Le faux impassible, dit-il, a comme honte de mettre l'âme à la fenêtre, par crainte d'exposer à la malveillance telle valeur qu'il tient en estime d'une façon spéciale. Il éprouve à livrer quelque chose de lui-même une répulsion que de rares hommes, un peu féminins, soupçonnent, et que les femmes joliment femmes connaissent parfaitement. »

Ces quelques hommes un peu féminins, — l'auteur a eu raison de les qualifier de « rares », puisqu'il nous étudie

exclusivement, nous autres Français. On n'aurait qu'à supprimer l'épithète pour que la phrase s'applique avec justesse à la masse du peuple scandinave (disons, pour ne pas nous tromper « à la masse tant soit peu éclairée du peuple scandinave »).

Je crois vous avoir indiqué maintenant les points essentiels du sujet. Ce me serait un aimable jeu de reprendre chacun d'eux isolément et d'en tirer le développement qu'il comporte. Mais je craindrais, par l'abus des détails, de vous masquer les traits saillants qui donnent au type scandinave son expressive originalité.

Et c'était seulement ce que je me proposais : vous faire, du Scandinave, le portrait de « l'homme intérieur », selon la belle expression de Charles Guérin — ; cela en quelques coups de crayon bien accentués, et assez sommaires pour qu'il vous soit facile d'en conserver utilement le souvenir.

— Un mot encore cependant, pour me disculper de certaines accusations qui me furent adressées lorsque je fis cette causerie pour la première fois. Se méprenant sur le sens d'une ou deux de mes phrases, d'aucuns me reprochèrent une admiration trop exclusive de tout ce qui n'était pas français. Que répondre, sinon qu'on peut bien admirer les qualités propres aux peuples étrangers sans pour cela cesser de rendre hommage à celles de ses compatriotes? — Lorsqu'on m'a accusé d'un excès de sévérité envers le Français pour avoir dit « qu'il aimait à marcher au pas cadencé, bien à sa place dans la colonne, etc... »; lorsque à ce propos on m'a fait valoir, non sans insistance, nos brillantes qualités d'initiative individuelle, on semblait oublier à plaisir que mon jugement — défavorable, je l'avoue — s'appliquait au Français en tant qu'homme de spéculation, uniquement. Voici d'ailleurs ma pensée exacte, telle que d'hasard je l'ai rencontrée l'autre jour en feuilletant Vigny : « Le Français, dit

Vigny, a de l'imagination dans l'action, mais en manque dans la réflexion solitaire. » Cette citation, mieux que tout argument, servira à la défense de l'opinion que j'ai cru pouvoir avancer.

Le temps qui nous reste, je l'ai réservé à la lecture d'un petit conte de Selma Lagerlöf, une des récentes triomphatrices du prix Nobel. Je l'ai choisi, non point pour illustrer une thèse — littéraire ou autre — mais dans le seul but de vous distraire par un peu de poésie du ton plutôt rébarbatif de cette étude psychologique.

(Lecture du « *Nid de bergeronnettes* ».)

Terminons sur ce joli couplet, auquel la traduction française ne garde malheureusement pas toute sa saveur.

Je m'estimerai heureux, mes chers Camarades, si j'ai réussi, en un temps si court et sans plus de moyens, à vous dévoiler quelques parcelles de ce qu'il y a de beauté dans l'âme scandinave, — et à vous faire partager, quelque peu du moins, l'admiration et l'amour que j'ai pour elle.

---

---

Paris. -- Imp. PAUL DUPONT (CL.)

---

